|  |
| --- |
| **CORPUS composé de poèmes publiés aux éditions de Minuit clandestines, dans le recueil *L’Honneur des poètes*, en juillet 1943.** |

**TEXTE 1 :**

**Courage**

Paris a froid Paris a faim  
Paris ne mange plus de marrons dans la rue  
Paris a mis de vieux vêtements de vieille  
Paris dort tout debout sans air dans le métro  
Plus de malheur encore est imposé aux pauvres  
Et la sagesse et la folie  
De Paris malheureux  
C'est l'air pur c'est le feu  
C'est la beauté c'est la bonté  
De ses travailleurs affamés  
Ne crie pas au secours Paris  
Tu es vivant d'une vie sans égale  
Et derrière la nudité  
De ta pâleur de ta maigreur  
Tout ce qui est humain se révèle en tes yeux  
Paris ma belle ville  
Fine comme une aiguille forte comme un épée  
Ingénue et savante  
Tu ne supportes pas l'injustice  
Pour toi c'est le seul désordre  
Tu vas te libérer Paris  
Paris tremblant comme une étoile  
Notre espoir survivant  
Tu vas te libérer de la fatigue et la boue  
Frères ayons du courage  
Nous qui ne sommes pas casqués  
Ni bottés ni gantés ni bien élevés  
Un rayon s'allume en nos veines  
Notre lumière nous revient  
Les meilleurs d'entre nous sont morts pour nous  
Et voici que leur sang retrouve notre cœur  
Et c'est de nouveau le matin un matin de Paris  
La pointe de la délivrance  
L'espace du printemps naissant  
La force idiote a le dessous  
Ces esclaves nos ennemis  
S'ils ont compris  
S'ils sont capables de comprendre  
Vont se lever.

Maurice Hervent (Paul Eluard)

**Texte 2 :**

**Paris**

Morne Paris coupé du monde

Et dépossédé de toi-même !

Par ce soir de mai dont la grâce

Accuse ton mal de langueur,

Seules les ombres désolées

Hantent tes avenues sans voix

Et les réseaux de vieilles rues

D’où ton sang vif s’est retiré.

Tes fils te pleurent en exil

Tes fils te pleurent dans tes murs.

Présent et lointain, évadé-captif,

Tu n’es plus ici, tu n’es pas ailleurs.

Derrière mes vitres aveugles

Sous ma lampe parcimonieuse

Aussi recluse que ton âme,

J’appelle en moi tes vrais visages,

J’arrache ton masque de fer.

Je pense à toi comme à un feu

Dont on a dispersé les brandons pavoisés,

Dont on a piétiné les flammèches furtives

Et que l’on charge d’immondices.

Alors, sa dernière étincelle

Crépite et meurt au ras du sol

Et ce qui fut son souffle ardent

N’est plus que puante fumée.

Mais vienne le vent du matin

Qui délivre le cœur des braises,

Et de cette gangue infâmante

Où se trémousse la vermine

Renaîtra la vaste flambée,

Le haut signal tueur de nuit.

Robert Barade. (Charles Vildrac)

Texte 3 :

**« Ce cœur qui haïssait la guerre »**

Ce cœur qui haïssait la guerre  
voilà qu'il bat pour le combat et la bataille !   
Ce cœur qui ne battait qu'au rythme des marées, à celui des saisons,   
à celui des heures du jour et de la nuit,   
Voilà qu'il se gonfle et qu'il envoie dans les veines   
un sang brûlant de salpêtre et de haine.  
Et qu'il mène un tel bruit dans la cervelle que les oreilles en sifflent  
Et qu'il n'est pas possible que ce bruit ne se répande pas dans la ville et la campagne  
Comme le son d'une cloche appelant à l'émeute et au combat.  
Écoutez, je l'entends qui me revient renvoyé par les échos.

Mais non, c'est le bruit d'autres cœurs, de millions d'autres cœurs   
battant comme le mien à travers la France.  
Ils battent au même rythme pour la même besogne tous ces cœurs,  
Leur bruit est celui de la mer à l'assaut des falaises  
Et tout ce sang porte dans des millions de cervelles un même mot d'ordre :  
Révolte contre Hitler et mort à ses partisans !  
Pourtant ce cœur haïssait la guerre et battait au rythme des saisons,  
Mais un seul mot : Liberté a suffi à réveiller les vieilles colères  
Et des millions de Français se préparent dans l'ombre   
à la besogne que l'aube proche leur imposera.  
Car ces cœurs qui haïssaient la guerre battaient pour la liberté   
au rythme même des saisons et des marées,   
du jour et de la nuit.

Pierre Andier (Robert Desnos)

Texte 4 :

**Poème**

Toutes les colombes du monde ne vaudront pas les mains de politzer

Pour étancher les mains de Péri toutes les abeilles ne suffiront

Ils nous les ont tués ! Ils ont tué Decour et Solomon

Mais ils ne les empêcheront pas tels des anges tutélaires

De veiller sur les camarades en prison

Quatre noms quatre nœuds de crêpes au drapeau de France

Quatre silences lorsque les appellent nos voix :

Mais le rouge est plus fort que le noir et leurs doigts qu’on fit saigner, leurs doigts comme des jardiniers,

Cueille l’espérance

Aux murs du vieux Paris.

Paul Vaille (Loys Masson)

Texte 5 :

**Le Legs**

Et voici, Père Hugo, ton nom sur les murailles !

Tu peux te retourner au fond du Panthéon

Pour savoir qui a fait cela. Qui l’a fait ? On !

On c’est Hitler, on c’est Goebbels… C’est la racaille,

Un Laval, un Pétain, Un Bonnard, un Brinon,

Ceux qui savent trahir et ceux qui font ripaille,

Ceux qui sont destinés aux justes représailles

Et cela ne fait pas un nombre grand de noms.

Ces gens de peu d’esprit et de faible culture

Ont besoin d’alibis dans leur sale aventure.

Ils ont dit : « Le bonhomme est mort. Il est dompté. »

Oui, le bonhomme est mort. Mais par devant notaire

Il a bien précisé quel legs il voulait faire :

Le notaire a nom France et le legs : Liberté.

Lucien Gallois. (Robert Desnos)

Texte 6 :

**Ballade de celui qui chanta dans les supplices**

Et s'il était à refaire  
Je referais ce chemin  
Une voix monte des fers  
Et parle des lendemains  
  
On dit que dans sa cellule  
Deux hommes cette nuit-là  
Lui murmuraient "Capitule  
De cette vie es-tu las  
  
Tu peux vivre tu peux vivre  
Tu peux vivre comme nous  
Dis le mot qui te délivre  
Et tu peux vivre à genoux"  
  
Et s'il était à refaire  
Je referais ce chemin  
La voix qui monte des fers  
Parle pour les lendemains  
  
Rien qu'un mot la porte cède  
S'ouvre et tu sors Rien qu'un mot  
Le bourreau se dépossède  
Sésame Finis tes maux  
  
Rien qu'un mot rien qu'un mensonge  
Pour transformer ton destin  
Songe songe songe songe  
A la douceur des matins  
  
Et si c'était à refaire  
Je referais ce chemin  
La voix qui monte des fers  
Parle aux hommes de demain  
  
J'ai tout dit ce qu'on peut dire  
L'exemple du Roi Henri  
Un cheval pour mon empire  
Une messe pour Paris  
  
Rien à faire Alors qu'ils partent  
Sur lui retombe son sang  
C'était son unique carte  
Périsse cet innocent  
  
Et si c'était à refaire  
Referait-il ce chemin  
La voix qui monte des fers  
Dit je le ferai demain  
  
Je meurs et France demeure  
Mon amour et mon refus  
O mes amis si je meurs  
Vous saurez pour quoi ce fut  
  
Ils sont venus pour le prendre  
Ils parlent en allemand  
L'un traduit Veux-tu te rendre  
Il répète calmement  
  
Et si c'était à refaire  
Je referais ce chemin  
Sous vos coups chargés de fers  
Que chantent les lendemains  
  
Il chantait lui sous les balles  
Des mots *sanglant est levé*  
D'une seconde rafale  
Il a fallu l'achever  
  
Une autre chanson française  
A ses lèvres est montée  
Finissant la Marseillaise  
Pour toute l'humanité

Jacques Destaing (Aragon)

Texte 7 :

**Prélude à la Diane française**

L’homme, où est l’homme, l’homme ? L’homme

Floué, roué, troué, meurtri,

Avec le mépris pour patrie,

Marqué comme un bétail et comme

Un bétail à la boucherie !

Où est l’amour, l’amour ? L’amour

Séparé, déchiré, rompu…

Il a lutté tant qu’il a pu,

Tant qu’il a pu combattre pour

Ecarter ces mains corrompues !

Voici s’abattre les rapaces,

Fumant d’un monstrueux repas,

Les traîtres les saluent bien bas.

Places ! Il te faut laisser l’espace

Au sang mal séché de leurs pas.

La rose de feu des martyrs

Et la grande pitié des camps…

Le pire les meilleurs traquant…

Ne rien sentir et consentir :

Jusqu’à quand, Français, jusqu’à quand ?

Victoire à l’Est où l’ombre est prise

Au piège blanc de la clarté…

Ö matin de la liberté

La rouge aurore y terrorise

Un vainqueur désorienté !

Pour lui toute nuit soit mortelle !

Que toute fenêtre ait du plomb,

Toute main vivante un boulon !

Que l’épouvante l’écartèle !

Que le sol brûle à ses talons !

Il dormirait dans nos alcôves ?

Il rêverait dans nos maisons

Devant nos calmes horizons ?

Il faut chasser la bête fauve

Et sa chienne de trahison.

Ce n’est plus le temps de se taire :

Quand le ciel change ou va changer.

Ne me parlez plus du danger !

Voyez, voyez sur notre terre,

Le pied pesant de l’étranger !

Entendez, Francs-Tireurs de France

L’appel de nos fils enfermés,

Formez vos bataillons, formez

Le carré de la délivrance,

O notre insaisissable armée !

Renaisse de votre colère,

Comme une voile dans le vent,

Vannant l’univers à son pan,

La grande force populaire

Unie et plus pure qu’avant…

Des armes, où trouver des armes ?

Il faut les prendre à l’ennemi.

Assez d’attendre l’accalmie !

Assez manger le pain des larmes !

Chaque jour peut être Valmy.

Jacques Destaing. (Aragon)